



LA  
QUINZAINE DE PARIS

---

**GAMBETTA**

Cette affreuse mégère, de 1882, année de déceptions, de krach, de boues, d'inondations, de pain en détrempe et de vin ultraphylloxéré, a lâché sa flèche du Parthe avant de s'abîmer dans le trou qui pour elle doit être le trou aux ordures, si elle repose sur toute la crotte dans laquelle l'année aquatique nous a fait patauger. Les mains déjà raidies par les affres de son propre trépas, elle a pu saisir encore, cette maudite, la plus riche proie qu'elle pouvait rêver et l'a entraînée avec elle dans la trappe suprême.

Gambetta — mort ! Est-il deux mots dans n'importe quelle langue qui hurlent autant d'être accouplés ? Est-il, on le croyait du moins jusqu'ici, deux

acceptations s'excluant à un tel degré ? Mort, lui, qui était la vie par excellence, la vie exubérante, débordante et expansive au suprême degré ! Lui, silencieux avec cette voix de fanfare, ce rire large, sonore pénétrant ; immobile, lui, qui était le mouvement la marche, et, s'il le fallait, l'assaut ; froid, glacé et insensible, lui, qui était l'élément calorique de son pays, la passion faite orateur, lui, ce grand, cet éternel vibrant, qui, au milieu des sceptiques, des compassés, des calculateurs qui nous restent, était l'ébullition révolutionnaire ! Non, on devait se refuser à croire à ce cadavre, tant qu'on ne l'avait pas vu, pénible image, le corps s'émiettant déjà parlambaux, la chair voulant suivre l'âme. Il était sur cette étroite couchette, dans cette chambre où Balzac avait logé son jardinier, et dont il se contentait bien, ce Sardanapale, ce pacha, ce parvenu exigeant, à qui il fallait des baignoires d'argent massif et sans doute des mangeoires d'or. Oh ! les légendes !

\*  
\*\*

Cette maison de Ville-d'Avray dont la place est maintenant marquée doublement dans l'histoire, je la connais bien : depuis trois ans, je passe et repasse tous les jours devant. Je l'ai vue radieuse, épanouie sous le soleil des belles matinées de printemps, maussade et chagrine sous la pluie, perdue dans le brouillard d'automne et même une ou deux fois poudrée à blanc par les neiges. M. le colonel

Lichtenstein, qui, le lendemain même de l'*accident*, avait été, sur l'ordre de M. le président de la République, prendre des nouvelles du blessé, me définissait son impression sur ce logis qu'il ne connaissait pas encore, avec cette précision analytique qui est le propre des militaires lettrés : « C'est une vraie maison de Balzac, » me dit-il. Elle pouvait, en effet, enserrée derrière les arbres, isolée par une large prairie de la route, passer pour une maison mystérieuse dont la description tenterait fort Malot ou Ulbach, deux héritiers littéraires de l'auteur de la *Comédie humaine*.

Balzac lui-même, s'il avait été contemporain de l'illustre mort, aurait pu écrire une délicate étude sous ce titre, un peu long peut-être : « Les ennuis d'un homme d'État propriétaire. » Cette petite maison, en effet, a valu à son acquéreur tous les tracassas imaginables, et ce malheureux comte Wimpffen qui a été se brûler la cervelle parce que son salon n'était pas assez grand et sa salle à manger trop près des cuisines, n'eût pas supporté le quart des traverses que valut au leader des opportunistes la fâcheuse idée d'acheter cette bicoque. Dès que l'on eut appris dans ces parages que Gambétta, l'homme fastueux, que ses ennemis représentaient comme jetant les millions par les fenêtres, était devenu propriétaire de la villa, il y eut dans tout le voisinage une fermentation de convoitises. Chacun songeait à exploiter le nouveau venu et à en tirer qui un prix dévergondé pour quelques lopins de terrain maraîcher, qui une plantureuse indemnité pour la cession

d'un bail, qui une somme rondelette pour sa pure et simple satisfaction personnelle. Les bons villageois de Ville-d'Avray savaient à ravir de quoi il en retournait, et ils attendaient avec le calme que donne la certitude d'une aubaine le moment où le propriétaire des Jardies s'apercevrait qu'il n'était pas chez lui.

Cela ne tarda point. A peine Gambetta fut-il installé dans son *tusculum*, où il venait se reposer du fracas de l'assemblée et goûter un silence réparateur après le brouhaha des séances, que l'idylle fut singulièrement troublée par des cris d'ivrogne, des chants obscènes s'échappant à grand'peine de gosiers enroués avec accompagnements de bâtons de chaise et de coups de sabots sur le plancher, une vraie noce d'Auvergnats. Qu'était-ce donc ? La ci-devant propriétaire avait loué une mesure enclavée dans les Jardies à un cabaretier, et celui-ci, qui avait son plan, convoquait régulièrement tous les mauvais sujets du pays pour se livrer à des exercices aussi bruyants que possible. Lorsque le domestique de Gambetta alla se plaindre à la propriétaire, celle-ci se retrancha derrière l'acte de location et engagea le fidèle serviteur à aller trouver le maître du cabaret borgne. Ce Machiavel du zinc démasqua alors ses batteries ; il consentait à renoncer à sa location, bien entendu moyennant indemnité. — Soit. — Combien ? L'impudent mastroquet énonça un chiffre tel que l'on aurait pu croire que son établissement était le Café Anglais de la localité.

Gambetta ne voulut pas passer sous ces fourches caudines et les sabbats continuèrent de plus belle.

Le cabaretier avait même imaginé de corser la mise en scène de ses petites soirées intimes en organisant un chœur de gamins qui, chaque fois que le maître arrivait de Paris, entonnaient à pleine voix ce refrain sur l'air à la mode :

Le voilà  
Gambetta, Gambetta,  
Ah! ah! ah!

Seulement, à force de gargariser les amygdales des chanteurs, le gargotier en fut du sien, et, le jour du terme, il ne put offrir à sa propriétaire qu'un couplet de rallonge. Cette monnaie ne fut pas acceptée, et, cette fois, il dut déguerpir. Or, comme il n'avait pas davantage acquitté ses contributions, le fisc fit une râfle du comptoir et de la demi-douzaine de chaises qui garnissaient le bouchon. Aussitôt, vives clameurs contre le châtelain sans cœur et sans entrailles qui faisait vendre la défroque des pauvres gens ses voisins!

Après le gargotier vint l'agent de locations, dont l'officine était installée à l'extrémité de la propriété; de sorte qu'à tout instant on frappait chez le président de la Chambre pour demander s'il n'y avait pas quelque part une petite villa à louer ou une maisonnette à vendre. Sous prétexte qu'il avait été gérant d'un carré de papier républicain, l'agent de location fit le renchéri. Pour s'en aller, il demandait une bagatelle de 15,000 francs, à peu près la moitié de ce que les *Jardies* avaient coûté. Il fallut attendre l'expiration du bail, et aussitôt l'agence transportée ailleurs, on remplaça rapidement, comme dans les

féeries, le pavillon banal par un coquet petit bâtiment en briques surmonté d'une très jolie tourelle en forme de pigeonnier et contenant les écuries et les logements des domestiques. Et pourtant, malgré ces ennuis, on peut dire à cause de ces petites tracasseries qui le rattachaient, lui, l'athlète, aux petites misères de l'existence bourgeoise, il l'aimait, ce pavillon de Ville-d'Avray. Il examinait les plans de reconstruction, donnait son avis sur l'arrangement du jardin qui était soigné, ratissé et pomponné avec amour. Par exemple, il voulait y être seul et à l'abri de ceux que Molière appelait les fâcheux, et qu'en notre siècle, beaucoup moins euphémiste, nous désignons sous le vocable de *raseurs*. Un jour, à Cherbourg, le lendemain de ce *speech*, au punch des commis-voyageurs, que le chancelier allemand dénonça comme une déclaration de guerre, la conversation tomba, je ne sais à propos de quel visiteur annoncé, sur Ville-d'Avray. C'était chez le député de Cherbourg, M. Lavieille : Gambetta y était entré sans façon pour causer un instant et serrer la main de quelques amis. Je le vois encore, renversé dans un fauteuil que sa puissante carrure remplissait tout entier, plein d'entrain, de brio, étincelant de bonne humeur ; prenant sur les plateaux qui circulaient une flûte de Champagne après l'autre, en s'écriant : « Eh ! je ne dis pas non ! » se montrant tel qu'il était, confiant et bon enfant.

— Quand je suis à Ville-d'Avray, disait-il avec cette pointe d'accent gascon qui donnait tant de piquant à ses moindres paroles, bonsoir la politique. Je me

mets un grand chapeau de paille et je pêche aux grenouilles.

— Et qu'en faites-vous? demanda l'un des assistants.

— Ce que j'en fais? Eh! je les mange. Lorsqu'on paie 17,000 francs son cuisinier, c'est bien le moins qu'il sache préparer convenablement un plat de batraciens.

Pendant tout le voyage de Cherbourg, Gambetta fut le boute-en-train de la bande. Grâce à lui, cette tournée prit une allure de train de plaisir, une allure tout à fait populaire; il corrigeait ce que la tenue si pleine de dignité, mais quelquefois un peu froide de M. Grévy pouvait offrir d'inconvénients aux yeux des populations qu'il s'agissait d'entraîner vers la République. Si M. Grévy représentait le pontife de la République, M. Gambetta, à ses côtés, en était vraiment le commis-voyageur. Que des puristes lui en fassent le reproche; mais, comme tout autre article, celui-là ne se place pas sans un peu de bagout.

\* \* \*

M. Albert Wolff, l'amusant chroniqueur du *Figaro*, raconte, dans un article plein de cœur sur son camarade de jeunesse, que la nouvelle de sa mort lui parvint dans une petite bourgade du pays rhénan en proie à l'inondation. Aussitôt tous les habitants de cette malheureuse localité oublièrent le péril qui les menaçait, les précautions à prendre, l'exode à organiser, pour ne plus se préoccuper et

s'entretenir que du grand événement que le télégraphe venait de leur transmettre.

Les journaux de Vienne et de Berlin que j'ai sous les yeux racontent, quelques-uns même d'une façon très pittoresque, comment, pendant le Jour de l'an, dans tous les cafés, toutes les brasseries et partout, il n'était question encore et toujours que de Gambetta. Celui qui a voyagé à l'étranger ne doit pas être surpris de cette participation universelle à la mort de l'illustre tribun. A Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, partout, c'était lui qui était le thermomètre vivant de l'opinion publique en France, et le baromètre en chair et en os indiquant la prochaine température politique. Autrefois, hors des frontières, les étrangers qui se sont habitués à personnifier la France dans un homme, disaient : Napoléon veut ceci, Napoléon fera cela.

Depuis dix ans, mais surtout depuis cinq ans, depuis la mort de M. Thiers, c'était : Gambetta par-ci, Gambetta par-là, Gambetta partout. Il était, avec le prince de Bismark, le seul homme en Europe qui ne pouvait prononcer une parole sans qu'elle fût tout de suite répercutée par le télégraphe, commentée dans tous les sens. Oui, la France défaite, humiliée, diplomatiquement déchue de son rang, avait cependant cette immense force, cet avantage sur tous les autres Etats : un homme dont chaque mot tombait dans la balance. Cette force elle ne l'a plus seule, la parole de M. de Bismark a aujourd'hui, sans contrepoids, un retentissement européen. Telle est l'étendue de cette perte !

On ne se rend pas compte de ce prestige de l'homme au dehors. Il faudrait évoquer les témoignages de ceux qui ont pu voir de près et expérimenter ce phénomène : cet enfant du peuple, ce représentant d'une circonscription réputée démagogique, ce démocrate avancé, s'imposant aux diplomates de vieille roche, à l'aristocratie et jusqu'aux souverains. Sur un mot de lui, on était accueilli en Italie, en Grèce, en Angleterre avec tous les honneurs rendus à un ambassadeur *in partibus*. En Italie surtout, sa popularité était restée entière. Nos voisins le considéraient un peu comme des leurs, et ils étaient fiers de son influence et de sa puissance. Gambetta eût obtenu de l'Italie ce qu'il voulait ; il est vrai qu'il ne lui eût rien demandé que de fort raisonnable. Quelle sympathie entre lui et le *regalantino*, créateur de l'unité italienne !

En 1875, un rédacteur de la *République française* se rendait au-delà des monts, chargé à la fois de rendre compte de l'entrevue de Milan et de voir différents personnages politiques pour leur expliquer que la sarabande cléricale menée par le parti des ducs et qui pouvait nous conduire tout droit à la guerre avec les alliés de Solferino, en était à ses derniers entrechats et que les élections prochaines donneraient une majorité républicaine et anti-papale. Avant de partir, le rédacteur — peut-être un peu jeune alors, non pour remplir une pareille mission, car le but fut parfaitement atteint, mais pour en rendre compte avec la mesure voulue — reçut de la bouche même de l'homme d'Etat les instructions.

les plus détaillées, aussi bien sur le langage qu'il devait tenir que sur la façon dont il devrait informer les lecteurs de la *République française* des événements qu'il observerait. A la fin de l'entretien, l'écrivain demanda, non sans quelque hésitation : « Et le roi ? »

— Le roi ! s'écria Gambetta, c'est notre meilleur ami là bas. Il faut en dire beaucoup de bien : il faut le comparer à Henri IV.

Je ne sais comment cela se fit, mais le jeune rédacteur de la *République française* eut comme une vision historique de Henri IV ressuscité en redingote noire, en voyant ce visage mâle, pétri de bonhomie et d'esprit, relevé par un pli éternellement narquois, autour de ses lèvres qui évoquaient l'image du vert galant.

\*<sup>\*</sup>\*

Il y avait, du reste, des traits communs entre le roi populaire et le tribun. Avant tout, cette inaltérable bonne humeur qui lui permettait de supporter la mauvaise fortune et de relever tous les courages qui s'affaissaient. Je fais appel à vous tous qui, en octobre 1873, croyiez voir Henri V défilér sur le boulevard dans les fameux carrosses aujourd'hui remisés. Comme il se riait de vos terreurs, de vos angoisses ; comme il raillait ceux qui parlaient de faire leurs malles et de chercher fortune en Amérique. Le retour du drapeau blanc remplaçant la bannière tricolore ! les orléanistes et les

légitimistes se donnant le baiser Lamourette ! Allons donc ! est-ce que cela était possible, est-ce que cela pouvait se voir ? Un jour, dans une réunion d'amis, Gambetta apostrophe le poète Rivet — un poète politique : — « Vous devriez bien nous faire une chanson sur tout ce branle-bas : au moins plus tard il en restera quelque chose. » Et Gustave Rivet improvisa cette chanson dont l'Etat de siège défendit la publication. Je la donne aujourd'hui, puisque les amis de l'ermite de Frohsdorf (traduction : village de Grenouilles) grouillent dans leur mare.

★  
★★

### La Fusion ou le retour au bonnet de coton.

Allons, reprends ta marche oblique,  
Pauvre France, vire de bord,  
Et du haut de la République  
Tombe dans les bras de Chambord.  
Prends garde, la couleur garance  
Est très malsaine, nous dit-on :  
Quitte ton bonnet rouge, France,  
Pour mettre un bonnet de coton.

Nobles, dansez la seguédille,  
Car le prince du droit divin  
Arbore la blanche guenille :  
Quatre-vingt-neuf n'est qu'un mot vain !  
Le moyen âge recommence.  
Manants, gare aux coups de bâton :

Quitte ton bonnet rouge, France,  
Pour mettre un bonnet de coton.

Saluez le règne des cuistres,  
Des jésuites et des curés;  
Toas les cagots seront ministres,  
Et les capucins décorés.  
Le moine arrondira sa panse  
Et pourra tripler son menton :  
Quitte ton bonnet rouge, France,  
Pour mettre un bonnet de coton.

A bientôt la triste hécatombe  
Des droits et de la liberté !  
Bientôt ils mettront dans la tombe  
Tous les grands cœurs pleins de fierté.  
En signe de réjouissance,  
Ils chantent sur leur mirliton :  
« Quitte, ton bonnet rouge, France,  
« Pour mettre un bonnet de coton. »

Ils disent : « Que pas un n'échappe !  
« Mort au sans-culotte maudit !  
« Nous voulons rétablir le pape,  
« Et fusiller Garibaldi.  
« A nous maintenant la puissance !  
« Gare à vous, Brutus et Caton !  
« Quitte ton bonnet rouge, France,  
« Pour mettre un bonnet de coton.

« Républicain, vite à Cayenne !  
« Philosophe, à la question !

« Que nul de ceux-là ne revienne  
« Troubler notre digestion !  
« Ne tolérons plus l'insolence  
« Des gens qui parlent de raison !  
« Quitte ton bonnet rouge, France,  
« Pour mettre un bonnet de coton.

« Cette liberté de la presse  
« Nous gêne — nous la supprimerons !  
« On lira les livres de messe,  
« On écouterà les sermons !  
« Et le premier homme qui pense,  
« Nous l'internons à Charenton !  
« Quitte ton bonnet rouge, France,  
« Pour mettre un bonnet de coton

La France, il faut qu'on te le dise,  
O peuple, qu'ils voudraient lier,  
Ne fera plus qu'une église  
Dont le roi sera marguillier,  
Devant la prêtraille en démente,  
Humble, tu courberas le front :  
Quitte ton bonnet rouge, France,  
Pour mettre un bonnet de coton.

Peuple, qui veux marcher à l'aise,  
Ils vont te coudre dans un sac !  
Toi qui chantais la *Marseillaise*,  
Tu vas entonner *Salvum fac*.  
C'était l'hymne de délivrance  
Hélas ! tu changeras de ton !  
Quitte ton bonnet rouge, France,  
Pour mettre un bonnet de coton.

— Ne souffre plus qu'on t'assassine,  
O grand peuple! — Empereur ou Roy,  
C'est toujours la meilleure farine :  
Ne t'y fais plus pincer, crois-moi!  
Cette royauté sent le rance :  
N'es-tu pas las d'être mouton ?  
« Garde ton bonnet rouge, France,  
« Au feu le bonnet de coton ! »

GUSTAVE RIVET.

★  
★★

#### CONCLUSION

En essayant, par un effort d'optique, de nous porter de quelques années en avant, en jugeant cette carrière prodigieuse, puisque c'est le terme consacré, non au point de vue des regrets, des enthousiasmes ou des rancunes de l'heure présente, en essayant d'escompter un peu le jugement de l'histoire, on arrivera, je crois, à reconnaître qu'il y a eu en somme des hommes d'État plus consommés, des politiciens encore plus habiles, bien qu'il le fût beaucoup, et même des orateurs d'une envergure plus puissante, d'une méthode plus grandiose.

Et, cependant, pour aucun de ces hommes d'État, de ces politiciens et de ces tribuns un peuple ne serait mis en mouvement comme ces 1,200,000 Parisiens sur pied dès l'aube et encombrant les bou-

levards, les rues, les avenues, grimant sur les arbres, sur les baraques, sur les toits au risque de se rompre le cou pour saluer une dernière fois cette dépouille ; pour aucun, il n'y aurait eu toutes ces fleurs qui, par la profusion et par l'arrangement, sont à la fois les deux qualités essentielles du peuple de Paris : le cœur et le goût.

Pour aucun illustre, il n'y aurait eu tant de douleur au fond des âmes et tant de larmes dans les yeux.

★  
★★

Qu'avait-il donc de particulier parmi les esprits privilégiés du siècle ? Qu'est-ce qui le mettait donc au-dessus de ceux qui devaient être considérés comme ses égaux, ou même ses maîtres. Ce qu'il avait ? il était *lui*. Il n'était ni Mirabeau, ni Danton, ni Démosthène, ni César, comme on l'a dit ; il était *Gambetta*, une *individualité*, c'est-à-dire la chose la plus rare qui se puisse voir, puisqu'il n'en surgit qu'un ou deux par siècle. Il n'était ni une copie, ni un pastiche, au contraire d'autres tâcheront de l'imiter et de le calquer. Le peuple aime ces apparitions et il se laisse séduire volontiers par elles, et lorsqu'elles s'effondrent, il en éprouve du regret comme lorsqu'un beau spectacle finit au passage le plus intéressant. J'ignore si les élèves et les émules du tribun pourront recueillir ses doctrines politiques et les perpétuer ; mais ce que je sais, c'est que pendant longtemps la face à la fois débonnaire et léo-

nine, le léger dandinement qu'il avait en marchant, ce geste de la main étendue qui lui était familier, resteront aussi légendaires que la fameuse redingote grise.

Et ceux qui l'ont écouté, ne fut-ce qu'une fois, soit en public, soit en particulier, entendront longtemps aussi tinter à leur oreille cette voix gutturale qui acérait chaque mot comme une flèche ou ce rire homérique qui faisait trembler les vitres. On ne rira plus en haut lieu, hélas ! on n'en fabrique pas à la douzaine des hommes d'Etat gais !

Tout cela est un legs qui sera recueilli par la génération future, et le corps du tribun, sera tombé longtemps en poussière que l'on aura devant les yeux ce chef de peuple plein de rondeur, ce Jupiter en redingote qui ne touchait pas du bout des doigts aux voluptés du pouvoir — ni aux autres, mais qui, avec l'éclat d'une belle conscience, avait la franchise de ses appétits et qui ne cachait pas sa joie de vaincre, de gouverner les hommes, et encore la bonhomie de laisser croire aux belles qu'elles le gouvernaient.

\*  
\*\*

Tout cela est humain, tout cela est naturel, et voilà pourquoi le peuple marquera d'une pierre noire le 31 décembre 1882, n'en déplaise à M. Rochefort qui, décidément, est un millionnaire d'esprit, mais un indigent de cœur. Même à Belleville, même dans la rue Saint-Blaise, on a pleuré le jour des

funérailles. On aurait encore hué et sifflé l'homme politique ; mais on a gémi sur le départ du « bon enfant » qui s'en va si tôt, alors que la table est encore mise et que les violons sont accordés.

---

## TABLETTES DE LA QUINZAINE

---

**31 décembre.**— Les bulletins de Ville-d'Avray signalent une recrudescence de fièvre.— Gambetta meurt à minuit moins cinq minutes.— Scène de violence au Conseil municipal, à Paris.

★  
★★

**30 décembre.**— Suicide du comte de Wimpffen, ambassadeur d'Autriche, dans une vespasienne des Champs-Élysées.— Nouveaux troubles, à Milan, causés par l'exécution du régicide Oberdank.— A Berlin, ovation faite au maître de ballet Taglioni, à l'occasion du jubilé de son ballet *Flik et Flok*.— A Paris, première représentation (reprise) du *Drame de la rue de la Paix*, à l'Odéon. Demi succès.

★  
★★

**29 décembre.**— M. Decrais, ambassadeur de France, à Rome, est reçu par « l'Ange de la maison de Savoie », la blonde reine Marguerite.— La session extraordinaire des Chambres françaises est close. — Le Journal (officieux) de Saint-Pétersbourg

dément, par provision, toutes les nouvelles qui « pourraient » être lancées relativement aux chemins de fer stratégiques russes. — Nouvelles inondations en Allemagne. A Lorrach (Bade), un pont s'abîme dans les eaux; vingt-cinq noyés. — A Paris, avalanche de décorations dans l'*Officiel*.

★  
★★

**28 décembre.**— La reine Victoria convoque le Parlement anglais pour le 15 février. — A Rome, une pierre est lancée contre la voiture du comte Paar, ambassadeur d'Autriche auprès du Pape. — Les bulletins *officiels* de Ville-d'Avray annoncent un état *satisfaisant*. — Le Sénat et la Chambre se renvoient le budget. Désaccord sur trois points. — La *Corrèze* part pour le Tonkin avec 750 hommes de renfort. — Banquet des commis-voyageurs à l'Hôtel Continental.

★  
★★

**27 décembre.**— Réception de M. Decrais, ambassadeur de France, à Rome, par le roi Humbert. Echange de discours cordiaux. — A Vienne, anniversaire du sixième centenaire de l'accession de la maison de Habsbourg au trône. — Le pape Léon XIII répudie, au grand mécontentement de l'*Univers*, les violences politiques de la presse cléricale. — Un duel entre MM. Thomson et Gaillard, qui ont eu des mots à la Chambre, s'est arrangé à l'amiable. — La commission du budget accepte les crédits demandés par le gouvernement pour l'expédition de M. Brazza, au Congo.

★  
★★

**26 décembre.** — M. Paul de Cassagnac rentre dans sa période de fougue et fait du boucan à la Chambre. — Le khédivé condamne 45 sous-Arabi à l'internement. — Le célèbre savant octogénaire Bursen est nommé membre correspondant de l'Aca-

démie des sciences. — M. Dichard, qui a tué en duel M. de Massas, son concurrent en journalisme bonapartiste, passe en cours d'assises avec les témoins des deux parties : acquittement général.

★  
★★

**25. — Fête de Noël.** — « Arbre » des Alsaciens-Lorrains au Châtelet. — Le bruit de la mort de Gambetta se répand pour la première fois.

★  
★★

**24 décembre.** — Le pape Léon XIII prononce une fulminante allocution contre le royaume d'Italie. — Étudiants condamnés à diverses peines correctionnelles, à Naples, pour participation aux manifestations en faveur d'Oberdank. — La Chambre des députés, dissoute depuis un an et demi, se réunit de nouveau à Sofia (Bulgarie). — Élection de M. Dreyfus comme conseiller municipal du Gros-Caillou. — Reprise, à la Gaité, de la *Belle Gabrielle*. Belle mise en scène. — La *République française* dément énergiquement les bruits relatifs à l'état de santé de M. Gambetta.

★  
★★

**23 décembre.** — Verdict dans le procès de Montceau-les-Mines. — Conflit entre le consul d'Italie et le gouverneur de Tripoli. — Le *Nouveau Monde*, de Villiers de l'Isle-Adam, est lu au théâtre des Nations (direction Rambaud).

★  
★★

**22 décembre.** — Une dépêche de Philadelphie annonce que les États-Unis renoncent à la juridiction consulaire en Tunisie. — Le prince Krapotkine, socialiste russe, est arrêté à Thonon et conduit à Lyon. — Le conseil des ministres arrête définitivement les bases d'une expédition française au Tonkin. — Échange

de discours très amicaux entre le général Menabrea, ambassadeur d'Italie, et M. Grévy.

★  
★★

**21 décembre.** — Relâche complète d'événements.

★  
★★

**20 décembre.** — Exécution du régicide Oberdank à Trieste — Victor Hugo envoie trop tard une dépêche en faveur du condamné. — MM. Bontoux et Feder sont condamnés à cinq ans de prison. — Au Caire, les acquittements des complices d'Arab continuent.

★  
★★

**19 décembre.** — Interpellation à la Chambre de M. de La Bassetière sur les vols dans les églises. — Huit ouvriers blessés à l'explosion du Mont-Valérien succombent à l'hôpital.

★  
★★

**18 décembre.** — Grand dîner offert par Victor Hugo, à la presse, à l'hôtel Continental. — Article hostile à la France, du *Times*, sur l'Égypte. — Mort de M. Galignani, fondateur du *Messenger*.

★  
★★

**17 décembre.** — M. Antoine, candidat de la protestation, élu député au Reichstag, à Metz. — Les socialistes excentriques lancent l'excommunication contre M. Clovis Hugue, parce qu'il a assisté aux funérailles de Louis Blanc. — Les journaux anglais annoncent la découverte du tombeau du Cid, par M. Lauser,

écrivain d'art viennois, dans le vieux château des Hohenzollern, à Sigmaringen.

★  
★★

**16 décembre.** — Lord Derby entre dans le cabinet anglais. — L'amiral Jauréguiberry déclare donner sa démission, si l'expédition du Tonkin n'est pas votée.

---

*Le Rédacteur-Gérant,* FR. KOHN-ABREST.

---

Paris. — Imprimerie Malabouche et Cie, 52, rue de Provence. — Coing et Ce, succ.

---

## LA QUINZAINE DE PARIS

Paraît le 4 et le 20 de chaque mois.

---

PRIX : 20 CENTIMES

---

Bureaux : rue du Faubourg-Saint-Denis, 101  
PARIS

## PUBLICITÉ

---

COMPAGNIE DES CHEMINS DE FER

# DE L'OUEST-ALGÉRIEN

Emission de 26,908 Obligations 4 <sup>0</sup>/<sub>100</sub>

*Rapportant 20 fr., remboursables à 500 fr.*

INTÉRÊTS ET REMBOURSEMENTS SEMESTRIELS

GARANTIS PAR L'ÉTAT

Conformément aux lois des 22 août 1881 et 5 août 1882.

PREMIER TIRAGE EN AVRIL PROCHAIN

**La Compagnie de l'Ouest-Algérien** est concessionnaire de 222 kilomètres dans la province d'Oran, avec *garantie de l'Etat*, conformément aux lois susmentionnées.

Les 52 kilomètres en exploitation donnent une recette kilométrique brute de **21.300** francs, et nette de **10,000** fr.

Le maximum de produit net garanti est de **1,865,300** francs pour les 222 kilomètres.

Le service annuel des obligations, intérêts et amortissement, n'absorbera que les *deux tiers* du produit net garanti par l'Etat.

Taux d'Emission : **450** francs.

**30** fr. en souscrivant.

**120** à la répartition, du 1<sup>er</sup> au 15 janvier.

**100** du 1<sup>er</sup> au 10 mai 1883.

**100** du 1<sup>er</sup> au 10 août 1883.

**100** du 1<sup>er</sup> au 10 novembre 1883.

Soit un placement à 4 1/2 0/0 avec *garantie de l'Etat*.

Les titres seront délivrés au porteur ou nominatifs, sans frais, au choix des souscripteurs.

Jusqu'à la libération, ils recevront les intérêts à 4 1/2 0/0 sur les sommes versées.

Bonification 4 1/2 sur versements anticipés.

Intérêts de retard 6 0/0.

La réduction, s'il y a lieu, sera proportionnelle : toutefois un droit de préférence est réservé aux souscripteurs qui déclareront vouloir se libérer à la répartition.

---

### Souscriptions reçues les 9 et 10 Janvier 1883

A Paris : au Crédit algérien, 15, place Vendôme ; à la Compagnie algérienne, 13, rue des Capucines ; à la Société marseillaise de Crédit industriel et commercial, 50, rue de la Chaussée-d'Antin ; chez MM. L. Sée fils et Co, 44, rue du Conservatoire ; chez MM. Goudchaux et Co, 16, rue de la Banque ;

---

## 33<sup>e</sup> ANNÉE

# LES MODES VRAIES

TRAVAIL EN FAMILLE

Journal paraissant les 15 de chaque mois,

sous la direction de **M<sup>me</sup> G. d'Èze.**

Chaque numéro donnant 8 pages de texte, une gravure coloriée, un patron et un modèle de broderie ou de tapisserie. — Un an : Paris : 7 fr. ; Départements : 8 fr. 50. Union postale : 9 fr. Réunies au *Musée des Familles* : Paris : 20 fr. Départements : 22 fr. Union postale : 22 fr. 50.

4<sup>e</sup> ANNÉE

# SAINT-NICOLAS

JOURNAL ILLUSTRÉ POUR GARÇONS ET FILLES

Paraissant tous les jeudis

PARIS ET DÉPARTEMENTS :	Un an.....	18 fr.
—	—	Six mois... 10 fr.
ÉTATS DE L'UNION POSTALE :	Un an.....	20 fr.
—	—	Six mois... 12 fr.

Les années 1880, 1881 et 1882 forment trois beaux volumes de plus de 800 pages chacun.

Chaque volume broché, 18 fr. ; Relié percaline plats dorés, fers spéciaux, 22 fr. ; avec tranches dorées, 23 fr.

*(Un numéro spécimen est envoyé contre toute demande affranchie).*

50<sup>e</sup> ANNÉE

# MUSÉE DES FAMILLES

BI-MENSUEL A PARTIR DU 1<sup>er</sup> JANVIER 1883

Deux numéros par mois, chacun de 32 pages, illustrés et artistement tirés sur beau papier.

PARIS :	Un an.....	14 fr.
DÉPARTEMENTS :	Un an.....	16 fr.
UNION POSTALE :	Un an.....	18 fr.

Paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.

*(Un numéro spécimen est envoyé contre toute demande affranchie)*

Les 45 premiers volumes parus, broché 4 fr.

Les 4 autres, broché 7 fr.